

UCLA

Paroles gelées

Title

La blessure dans l'œuvre de Serge Doubrovsky

Permalink

<https://escholarship.org/uc/item/6zn3v5pb>

Journal

Paroles gelées, 17(2)

ISSN

1094-7264

Author

Molkou, Elizabeth

Publication Date

1999

DOI

10.5070/PG7172003103

Peer reviewed

LA BLESSURE DANS L'ŒUVRE DE SERGE DOUBROVSKY

Elizabeth Molkou is a doctoral student in French Literature at McGill University.

Le visage le plus exposé de Serge Doubrovsky est sans doute celui d'un écrivain conduit à introduire le terme d'autofiction à l'occasion de la parution de *Fils* en 1977, inaugurant une série de textes placés sous le signe de la création de soi par l'écriture. A l'origine, l'autofiction correspond à l'hypothèse improbable envisagée par le théoricien de l'autobiographie en France, Philippe Lejeune, alors qu'il réfléchit aux cas possibles de combinaisons entre le registre romanesque et le registre autobiographique. Il s'agit de la possibilité qu'un héros de roman ait le même nom que l'auteur, concept qui séduit d'emblée Serge Doubrovsky qui travaille à l'écriture de *Fils*: récit à la première personne du singulier, *Fils* met en scène un héros dénommé Serge Doubrovsky. D'une part, l'identité du nom propre est partagée par le héros-narrateur-personnage, l'auteur assurant qu'il s'est servi de matériaux premiers authentiquement biographiques. De l'autre, le paratexte doubrovskien incite à reconnaître dans cette œuvre une fiction et non une autobiographie, le "fiction" d'autofiction désignant le travail de l'écriture, la mise en forme littéraire:

Autobiographie? Non, c'est un privilège réservé aux importants de ce monde, au soir de leur vie, et dans un beau style. Fiction d'événements et de faits strictement réels; si l'on veut autofiction, d'avoir confié le langage d'une aventure à l'aventure du langage, hors sagesse et hors syntaxe du roman traditionnel ou nouveau. (*Fils* Prière d'insérer)

Notre propos ici n'est pas de rendre compte des très féconds bénéfices littéraires que tirera l'écrivain de cette opportunité mise au jour par Philippe Lejeune. Plutôt que de considérer la série d'autofictions inaugurée par *Fils*, dont on a souligné l'aspect profondément novateur et ludique, nous souhaiterions revenir sur l'oeuvre qui l'a précédée. *La dispersion*, parue en 1969, qui revient sur la période de la guerre et sur la blessure de la persécution, a souvent été isolée de l'oeuvre à venir. Certes, sur le plan générique, ce texte demeure un roman autobiographique, évidence que Serge Doubrovsky lui-même se plaît à rappeler. Il s'agit d'un texte composé en grande partie d'extraits des textes officiels qui ont régi la situation des Juifs pendant l'Occupation nazie en France, montage qui nous permet d'imaginer la somme considérable de travail de recherche qu'aurait effectué l'écrivain au lendemain de la guerre. Au-delà de cette appartenance revendiquée au registre de la fiction, ce texte semble contenir en germe les fondements du projet autofictionnel. N'y retrouve-t-on pas déjà quelques-unes des scènes constitutives de la mythologie personnelle de l'écrivain? Ou, pour reprendre le terme de Jean Ricardou, la constitution d'un biotexte, soit:

Avec la biographie, du moins en apparence, les événements s'imposent censément au geste qui inscrit. Ou, si l'on préfère, le fonctionnement est de l'ordre de l'expression ou de la représentation. Avec le biotexte, les éléments sont requis par l'acte d'écriture. Ou si l'on aime mieux, le mécanisme est du registre de la textualisation.
(28)

Le moi enfoui

La dispersion s'ouvre sur une séparation. Le narrateur—dont on sait très peu de choses en dehors des paroles qu'il profère, des pulsions, des sensations, du magma de pensées intérieures qui sous-tendent ses paroles—est quitté par la jeune femme qu'il aime, alors qu'elle est partie rejoindre l'homme qu'elle doit épouser. Nous pénétrons dans l'espace mental de ce tiers-exclu du triangle amoureux où les sensations présentes s'articulent à des souvenirs lointains. La blessure amoureuse fait resurgir une

autre souffrance: celle de la persécution nazie qu'il a vécue en tant que Juif pendant l'Occupation. D'emblée, le récit d'enfance vient court-circuiter le récit amoureux: "C'est vrai, avec toi, d'un seul coup, ça s'est rouvert. D'un seul coup, je suis tombé dans le trou béant, vingt-cinq ans de vide, jusqu'au fond de moi" (27).

L'axe temporel est ainsi détruit. Les événements de la brève histoire de ce couple nous sont livrés pêle-mêle, de manière déchronologisée, suggérant par là que la vie n'est saisissable que par fragments disséminés, séquences répétitives, comme les détails de leur première rencontre, non loin de la Place de la Concorde. La femme—une étrangère vivant à Paris—désignant l'Hôtel Crillon et lui demande "Qu'est-ce que c'est là-bas?":

Pas un son ne passe, ma gorge s'étrangle, aspiré, disparu, je n'ai pu m'en empêcher, comme un haut-le-cœur, une colique, au fond, en bas, dans le remuement sourd des viscères, la lourde nuit des organes, vertige, j'ai battu l'air de la main d'un grand geste circulaire. (35)

Cadre de la rencontre amoureuse, la Place de la Concorde est le rappel douloureux de la période de l'Occupation au cours de laquelle la capitale fut livrée pendant quatre ans à l'autorité nazie. La douleur lancinante du narrateur réactive celle du jeune adolescent, témoin stupéfait des déploiements militaires de l'Occupant, du martèlement des bottes nazies et du drapeau de la Svastika flottant au-dessus de l'Hôtel Crillon. C'est de ce lieu vide, de ce lieu de l'humiliation monstrueuse que le narrateur écrit. Les deux récits discontinus s'entremêlent et il devient difficile pour le lecteur de dénouer l'émotion amoureuse de celle du souvenir d'enfance, comme si la mémoire profonde de cette période menaçait toujours de refaire surface, toujours sous une forme fragmentée, dispersée.

Le moi humilié

Le port de l'étoile, la désignation comme juif, imposés par l'autorité vichyste, sont vécus de manière d'autant plus traumatique que la famille du narrateur appartient à la génération de l'assimilation. Faut-il rappeler que depuis 1791, le Juif, devenu

citoyen français de confession israélite, n'a pas en effet à se définir comme Juif dans la mesure où la catégorie de "Juif français" n'a aucune existence juridique. Avec Vichy et la mise en place d'un non-état qui abolit l'Etat républicain méritocratique, c'est la première fois qu'est reproblématisée en France l'identité juive. De fait, le modèle français d'intégration tel qu'il a été produit par la Révolution française est brusquement rendu nul et non avenue:

Devenu d'un seul coup objet de honte, de haine ou, pire, de pitié. Comme une marchandise dans une vitrine, brusquement marqué, étiqueté. Petite ardoise carrée, avec le prix griffonné à la craie, fiché dans la volaille, à l'égal, au milieu du bréchet. Là. Un doigt ricaneur, fer rouge, sur la pochette de la veste, en haut de la poitrine, à gauche. En plein cœur JUIF Au centre des six pointes bordées d'un trait noir, sur fond d'or éclatant, les lettres de jais se contorsionnent. Je n'ai plus de nom. Plus rien. Un mot. Quatre lettres à la gothique. Vidé d'un seul coup jusqu'à l'os. Nettoyé de ma chair. L'intimité chaude et moite qui circule des pieds à la tête, sang, lymphe, moi, asséchée, évaporée. Quatre lettres qui se tordent et grimacent entre les murs de l'hexagone tracés à l'encre de Chine. Sur toute la façade, au faite du Crillon, tournoyant sans fin sur elle-même, battant de ses ailes courtes, enivrée de fureur, la Svastika, sur le drapeau flottant déployée, est descendue, par une longue retombée, un long périple étouffant. . . . (128)

La marque du signe distinctif, l'étoile jaune, est la première étape d'un processus de dégradation du corps qui trouvera sa radicalisation dans les camps de la mort. La blessure de l'étoile renvoie à la "plaie au ventre" d'une France divisée par la ligne de démarcation. Comme le souligne Annette Wieworka, l'une des grandes difficultés qu'eurent à affronter les Juifs de France victimes des persécutions fut celle de concevoir qu'ils puissent de nouveau être perçus comme appartenant à une collectivité juive, qu'ils puissent être envisagés comme membres d'une même communauté ou nation. Dans le prolongement direct de

l'Emancipation, le Juif français a en effet aspiré de tout cœur à une citoyenneté française pleine et sans concessions. Une logique impliquant au bout du compte la négation de tout particularisme juif. Un particularisme dont la famille du narrateur s'est rapidement départie grâce à un embourgeoisement qui fait du père un "transfuge des taudis aux beaux quartiers" (101). Sa présence persiste toutefois dans certaines parties de la famille habitant dans l'est de la ville. C'est le cas de l'oncle Mordka et des siens qui viennent rappeler l'origine juive, l'appartenance à un monde passé:

Accourus, avides, des bas quartiers, des ruelles malodorantes, du côté des Halles ou de la Bastille, ou de pavillons de la banlieue est, lépreux, dans la région des usines, pour un coup d'oeil sur une belle situation, avec wc privés, pour un bon morceau et un verre, pour une parole aussi de secours et de réconfort, le Père, qui avait fait son chemin.
(104)

L'identité juive est ainsi polarisée entre celle—toujours péjorée—du nouveau venu, de l'immigrant et celle récemment acquise du Français, représenté par le narrateur, produit d'une assimilation exemplaire:

. . . j'étais premier en français en classe quelquefois second ou troisième mais pas souvent toujours tableau d'honneur félicitations du conseil de discipline prix d'excellence et si c'est vrai que mon père parle avec un accent étranger il s'était engagé volontaire avant même la fin août 14 et on ne peut pas en dire autant des milliers et milliers de bons aryens de bonne famille planqués alors dans tous les recoins de la France. (184)

C'est à l'école, lieu de l'intégration par excellence, que le narrateur est pour la première fois victime d'une agression antisémite. L'instituteur, Monsieur Prunier, consultant le registre des absences, interroge un à un ses élèves sur leur appartenance religieuse:

Berthier: "catholique." Dumoulin: "catholique." Legros: "catholique." Letellier: "protestant." Fausse note. Prunier redresse la tête, le regarde: "calviniste? luthérien?"

Letellier bredouille: "cal...viniste." "Bien." Rosenblum? De nouveau, silence. "Sans." Les yeux de Prunier sont devenus tout pointus: "sans quoi?" "Sans religion." Prunier a eu un rictus, comme s'il allait mordre, et puis il a pincé les lèvres. En écrivant dans le registre, il a psalmodié d'une voix de fausset: "Rosenblum, sans religion." Quand j'ai dit "sans" à mon tour, Prunier a demandé: "c-e-n-t?" Vaguelette de rires dans la classe, le garçon d'étage a pouffé. On le murmure, on le susurre, chuchotement de bouche à oreille, friselis de sons ailés: *ils. . .* (215)

Scène primitive de "l'agression," cette scène renvoie à l'immense répertoire des topoï de l'itinéraire biographique du Juif moderne. Il s'agit d'une sorte de "scène obligée," telle que la définit Bruno Vercier à propos du récit d'enfance:

Du rapprochement et de la superposition de toutes les autobiographies se dégage une sorte de récit idéal dont chaque œuvre fournit une réalisation particulière. Cette série, plus ou moins complète selon les cas, serait à peu près la suivante: "Je suis né, Mon père et ma mère, La Maison, Le reste de la famille, Le premier souvenir, Le langage, Le monde extérieur, Les animaux, La mort, Les livres, La vocation, L'école, Le sexe, La fin de l'enfance." (1033)

Il est intéressant de noter qu'il s'agit là d'un des rares épisodes de *La dispersion* qui ne soit pas repris dans l'œuvre ultérieure, notamment dans *Laissé pour conte* (1999) qui revient largement sur la période. Même si nous avons affaire ici à un texte qui ne revendique pas une stricte adhésion à la réalité, cette scène nous conduit par sa trop évidente exemplarité à soupçonner qu'elle relève plus d'une reconstruction fantasmatique que d'un souvenir authentiquement autobiographique. Non que le narrateur ait été confronté à la nécessité de créer, d'inventer une scène d'agression. De telles scènes sont nombreuses dans le récit et le référent n'est que trop réel. La construction de cette scène obéirait néanmoins à un désir de retrouver du "déjà-dit," répondant par là

à l'attente du lecteur. Un autre souvenir, récurrent dans l'œuvre ultérieure, viendra néanmoins réhabiliter l'école dans sa fonction d'intégration et d'épanouissement. Il s'agit de la cérémonie où le narrateur reçoit sous le regard ému de ses parents le premier prix de philosophie d'un concours général au lendemain de la guerre.

La blessure originelle

Dans l'entreprise de mise à nu qui fonde l'œuvre doubrovskienne, l'observation du corps participe d'un regard lucide et impudique. Dans *La dispersion* déjà, le narrateur observe le sien avec le retrait que confère l'analyse, hyperconscience née et imposée par l'agression dans le corps réel. En effet, le port de l'étoile jaune est la métaphore d'un autre type de blessure, celle de la circoncision. La découverte du sexe circoncis plonge le narrateur dans un sentiment de profonde étrangeté à lui-même. Vécue comme une vraie malédiction, elle est la ligne de démarcation entre le moi et ce qui l'entoure, la frontière irréductible entre le juif et le non-juif: "c'est LA, identité, voilà ma carte, non, pas la truquée, la vraie, celle qui est sous, taillée à même, au couteau, au bistouri, gravée, sous les bandelettes dévidées, au bout, ce qui reste, après cinq mille ans, après des milliards de morts, quand tout a été broyé, concassé" (261). Source d'inquiétude, elle est le rappel d'une identité assignée et non désirée, subie dans une passivité absolue:

Marié à perpète, avec bénédiction de la police et de la milice. A qui? C'est le pompon, le bouquet. A un fantôme, a un fantoche. A RIEN. Aryen. Jéhovah, Yahvé, Elohim, Adonaï? Connais pas. De nom, à peine. De loin. Comme Jésus-Christ ou Confucius. On fraye pas ensemble. On se fréquente pas. J'EN AI RIEN A FOUTRE. (252)

Parce qu'elle se situe à la croisée du réel et de l'imaginaire, la circoncision cristallise des fantasmes récurrents. A plusieurs reprises, le narrateur se voit contraint de montrer son sexe à un examinateur imaginaire:

Et si soudain, surgis dans le hall, ou même pendant le film, lumières, on arrête, vérification. Aux chiottes. En

rang d'oignons. En file indienne. les zigues. le type se penche. Il y fourre le nez. Pas besoin de loupe. A l'oeil nu. C'est là. Baissez le grim pant. C'est connu. Ça se fait. Tous les jours. Et le slip. LA. Aux feux de la rampe. En plein projecteur. Le type ricane. Pincé. L'ALLIANCE. La sainte alliance à la pine. La bague. Oublié de la retirer. Peux pas. (250)

Toujours dévalorisé, le sexe circoncis est pour le narrateur le plus sûr moyen d'être conduit à la mort: "DOS AU MUR contre les carreaux vernissés pour la fusillade des yeux le flic déclic un geste à faire un mot à dire poser culotte verdict sentence arrêt arrestation station de chemin de fer wagons à bestiaux destination inconnue" (246). L'incision du signe sacré dans la chair marque chez le narrateur une forme de désolidarisation radicale entre le corps et l'esprit. Parce que celle-ci est vécue comme un manque à jamais surmontable, à aucun moment le narrateur n'envisage de se réconcilier avec cette marque de la judéité qui reste associée à la persécution, contrairement aux personnages autofictifs de Philip Roth par exemple. Si les deux auteurs ont en commun une longue fréquentation des frontières troubles de l'autobiographie et de la fiction, leur rapport à la judéité demeure fort éloigné. Ainsi, dans une oeuvre récente de Philip Roth, la circoncision est l'objet d'une sorte de réhabilitation:

La circoncision établit aussi clairement que possible que tu es ici et non là, que tu es dehors et non dedans . . . et aussi que tu es à moi et non à eux. Il n'y a pas de moyen d'y échapper: tu entres dans l'histoire par mon histoire et par moi. . . . La circoncision donne figure (congé) au rêve matriciel de l'existence dans le magnifique état de l'innocente préhistoire, la séduisante idylle de la vie naturelle, libre de tous les rituels conçus par l'homme. La lourde main des valeurs humaines tombe sur toi dès l'origine, marquant ton sexe pour se l'approprier. Dans la mesure où l'on invente ses propres significations, en même temps qu'on incarne la diversité de ses moi, telle est la signification que je propose pour ce rite. Je ne suis pas de ces juifs qui veulent retracer leur histoire aux pa-

triarches, ou même à l'Etat moderne; la relation de mon moi juif à leur nous juif n'a rien de si direct ou de si libre que Henry souhaite la mienne, et il n'est pas non plus dans mon intention de simplifier cette relation en brandissant comme drapeau le prépuce de mon enfant. (180-1)

On pourrait également citer "Circonfession" où Jacques Derrida accorde une place fondamentale à la cérémonie indéterminée de sa circoncision. Dans cette sorte de "confession" au statut éminemment problématique, l'écrivain-philosophe tente d'élaborer à nouveau cet événement dans ce qu'il appelle une sorte de "mémoire sans représentation":

. . . et depuis des années je tourne en rond, cherchant à prendre à témoin non pour me voir être vu mais pour me remembrer autour d'un seul événement, j'accumule au grenier, mon "sublime," documents, iconographie, notes, les savantes et les naïves, les récits de rêves ou les dissertations philosophiques, la transcription appliquée de traités encyclopédiques, sociologiques, historiques, psychanalytiques dont je ne ferai jamais rien, sur les circoncisions dans le monde, et la juive, et l'arabe, et les autres, et l'excision, en vue de ma seule circoncision, la circoncision de moi, l'unique dont je sais bien qu'elle eut lieu, une seule fois, on me l'a dite et je la vois mais je me soupçonne toujours d'avoir cultivé, parce que je suis circoncis, ego cultive, une fantastique affabulation. (Jacques Derrida 263)

On peut mesurer la distance qui sépare ici les deux écrivains. Chez Doubrovsky la circoncision, réduite à une cérémonie tribale d'initiation, semble avoir à jamais brisé la cohérence et l'unité intérieures. Le stade de la blessure narcissique n'est ainsi jamais dépassé. C'est dans ce fossé entre le corps et l'esprit, que le récit de *La dispersion* semble se déployer, dénonçant l'illusion d'un lien spontané entre l'homme et son corps.

La judéité du père spirituel

La critique a beaucoup souligné l'importance qu'a pu avoir Sartre pour l'écrivain Doubrovsky, évoquant un puissant rapport de filiation qu'il n'a jamais cherché à dissimuler et qui s'affirme tout au long du *Livre Brisé*:

Il ne me domine pas. IL M'ILLUMINE. Sartre, pour moi, n'est pas n'importe quel grand écrivain. C'est moi, c'est ma vie. Il me vise au cœur, il me concerne en mon centre. Corneille, Racine, après trois siècles, ne sont plus personne. Des œuvres sans auteur, des mythes. J'adore en eux des fantômes. Proust, ses duchesses, déjà enterrés avant ma naissance. J'ai remâché avec joie sa madeleine, je lui dois d'infinis bonheurs tardifs. Mais Sartre. Ses livres ont jalonné mon existence. (71-2)

Une étude de Marie Miguet-Ollagnier, "La 'saveur Sartre' du *Livre brisé*," nous éclaire en particulier sur la surimpression de leurs romans familiaux et la reprise par Doubrovsky de topoï autobiographiques sartriens. Nombreuses sont les correspondances qui établissent une filiation avec l'œuvre autobiographique du père spirituel notamment entre *Les mots* et *Le livre brisé*. La longue fréquentation de l'œuvre de Sartre ne pose aucun doute mais il est légitime de s'interroger sur la résonance qu'a pu avoir un texte comme *Réflexions sur la question juive*, cet opuscule paru au lendemain de la guerre et dont l'œuvre et le paratexte de Serge Doubrovsky ne font aucune mention. Si l'on admet aujourd'hui le caractère largement dépassé de ce texte de Sartre, il faut rappeler qu'il eut en son temps un impact considérable. Réflexion sur la condition existentielle, épistémologique et ontologique du Juif dans sa "situation objective," il en propose une du point de vue de l'agresseur. Le Juif en tant que bouc émissaire, personification du diable en qui se concentrent toutes les craintes et hantises de l'antisémite, esprit médiocre et réactionnaire. L'aspect le plus problématique de l'analyse de Sartre concerne le fait que, s'interrogeant sur le contenu de l'identité du Juif dans la sphère sociale, il ne lui reconnaît aucune spécificité:

Qu'est-ce donc qui conserve à la communauté juive un semblant d'unité? Pour répondre à cette question, il faut revenir à l'idée de situation. Ce n'est ni leur passé, ni leur religion, ni leur sol qui unissent les fils d'Israël. Mais s'ils ont un lien commun, s'ils méritent tous le nom de Juif, c'est qu'ils ont une situation commune de Juif, c'est-à-dire qu'ils vivent au sein d'une communauté qui les tient pour Juifs. (81)

Dénué de traits distinctifs, le Juif est réduit à n'être qu'un homme que les autres prennent pour Juif: "Nous venons de voir, en effet, que, contrairement à une opinion répandue, ce n'est pas le caractère juif qui provoque l'antisémitisme mais, au contraire, que c'est l'antisémite qui crée le Juif" (Sartre 59). Nous ne souhaitons pas nous appesantir davantage sur ce texte, sur lequel Sartre lui-même reviendra ultérieurement. La relation de Serge Doubrovsky à Sartre est en soi un vaste sujet que nous ne pouvons qu'à peine effleurer ici. Néanmoins, nous devons souligner que la démonstration sartrienne s'appuie sur l'idée d'une scène primitive "d'agression" où le jeune juif fait dans la cour d'école l'expérience brutale de son étrangeté, telle que nous l'avons retrouvée dans *La dispersion*:

Plus tardive est la découverte, plus violente est la secousse: tout d'un coup, ils s'aperçoivent que les autres savaient sur eux quelque chose qu'ils ignoraient, qu'on leur appliquait ce qualificatif louche et inquiétant qui n'est pas employé dans leur famille. Ils se sentent séparés, retranchés de la société des enfants normaux qui jouent et qui courent tranquillement autour d'eux dans la sécurité. . . . Comment veut-on qu'ils ne gardent pas toute leur vie la marque de cette première révélation? (Sartre 91-2)

La figure du Juif, telle qu'elle se dégage de l'analyse sartrienne, demeure liée à celle de l'oppression et de l'aliénation. Le Juif n'ayant pas "désiré" sa judéité et souhaitant à tout prix s'en défaire correspond précisément à la figure du Juif dans *La dispersion*.

Si comme le rappelle Jacques Lecarme le corps demeure le grand absent de l'autobiographie, nous avons pu constater qu'il prend une importance singulière chez Serge Doubrovsky. La blessure antisémite et son doublet la circoncision sont associés au principe même de son entrée en écriture. Car l'écrivain juif, blessé dans sa chair, plus exposé, plus nu, est sans doute plus sujet à l'observation de son corps. Nous n'avons pas évoqué ici les autres formes de problématisation du corps telles que la maladie et l'impuissance pourtant déjà présentes en filigrane et que Régine Robin aborde dans son chapitre consacré à l'homme-prothèse (147–151). Profondément dévalorisée, dépréciée, la marque de la filiation juive demeurera inscrite dans les tréfonds de sa mémoire comme une blessure jamais cicatrisée. Elle est à la source d'une entreprise originale de création de soi par l'écriture caractérisée par un puissant désir d'échapper aux déterminations et touche par là à l'essence même de toute littérature.



Works Cited

- Bennington, Geoffrey. *Jacques Derrida*. Paris: Éditions du Seuil, 1991.
- Doubrovsky, Serge. *La dispersion*. Paris: Mercure de France, 1969.
- . *Fils*. Paris: Galilée, 1977.
- . *Le livre brisé*. Paris: Grasset, 1989.
- Lecarme, Jacques, and Eliane Lecarme-Tabone. *L'autobiographie*. Paris: Armand Colin, 1997.
- Miguet-Ollagnier, Marie. "La 'saveur Sartre' du *Livre brisé*." *Temps modernes* 542 (1991): 132–153.
- Ricardou, Jean. *Le théâtre des métamorphoses*. Paris: Seuil, 1982.

- Robin, Régine. *Le golem de l'écriture. De l'autofiction au cybersoi*. Montréal: XYZ Éditeur, 1997.
- Roth, Philip. *La contrevie*. Paris: Gallimard, 1989.
- Sartre, Jean-Paul. *Réflexions sur la question juive*. Paris: Gallimard, 1954.
- Vercier, Bruno. "Le mythe du premier souvenir: Pierre Loti, Michel Leiris." *Revue d'histoire littéraire de la France* 6 (1975): 1033–1039.
- Wievorka, Annette. "Jewish identity in the first accounts by extermination camp survivors from France." *Yale French Studies* 85 (1994): 135–151.

Le Corps et L'Esprit
in French Cultural Production



Paroles Gelées

UCLA French Studies

Special Issue
Volume 17.2 1999

Selected Proceedings from
UCLA French Graduate Students'
Fourth Annual Interdisciplinary Conference

Le Corps et L'Esprit in French Cultural Production

Selected Proceedings from
The UCLA French Department Graduate Students'
Fourth Annual Interdisciplinary Conference
April 16–18, 1999

*Ce serait le moment de philosopher et de
rechercher si, par hasard, se trouvait ici
l'endroit où de telles paroles dégèlent.*

Rabelais,
Le Quart Livre

Paroles Gelées
Special Issue
UCLA French Studies
Volume 17.2 1999

Editor-in-Chief: Vanessa H. Arnaud

Assistant Editors: Holly Gilbert
Julie Masi

Editorial Board: Alison Rice
Jeff Spisak
Loli Tsan

Sponsors: Albert and Elaine Borchard Foundation
Consulat Général de France, Los Angeles
UCLA Department of French
UCLA European Studies Program
UCLA Center for Medieval and Renaissance Studies
UCLA Center for Modern and Contemporary Studies
Campus Programs Committee of the Programs Activities Board
Graduate Students Association

Paroles Gelées was established in 1983 by its founding editor, Kathryn Bailey. The journal is managed and edited by the French Graduate Students' Association and published annually under the auspices of the Department of French at UCLA.

Information regarding the submission of articles and subscriptions is available from the journal office:

Paroles Gelées
UCLA Department of French
212 Royce Hall, Box 951550
Los Angeles, CA 90095-1550
(310) 825-1145
gelees@humnet.ucla.edu

Subscription price (per issue):
\$12 for individuals
\$14 for institutions
\$16 for international orders

Back issues available. For a listing, see our home page at
<http://www.humnet.ucla.edu/humnet/parolesgelees/>

Cover illustration of *Femme à l'éventail* (1908) by Picasso.
Reproduced by permission of The State Hermitage Museum, St. Petersburg.

Copyright © 2000 by the Regents of the University of California
ISSN 1094-7294

CONTENTS

Acknowledgments	v
“I am a Woman”: The Body as Background in <i>The Second Sex</i>	1
<i>Toril Moi</i>	
Response to Toril Moi	20
<i>Lynn Hunt</i>	
Response to Toril Moi	23
<i>Malina Stefanovska</i>	
The Devil in Drag: Moral Injunction or Social Leaven?... 30	
<i>Tili Boon</i>	
Ethics Beyond the Body: Descartes and Heidegger in Emmanuel Levinas’s <i>Totality and Infinity</i>	43
<i>Ethan Kleinberg</i>	
Incarnating Decadence: Reading Des Esseintes’s Bodies	56
<i>Wanda Klee</i>	
Body, Blindness, and Re-Memory: The Struggle for a Post-Colonial Understanding of Identity.....	69
<i>Anne-Lancaster Badders</i>	

La blessure dans l'œuvre de Serge Doubrovsky	78
<i>Elizabeth Molkou</i>	
Bodies of Knowledge in Two Old French Fabliaux	91
<i>Natalie Muñoz</i>	
Esprits animaux ou Esprit bête tout court?.....	99
<i>Marie-Christine McCarthy</i>	
Conference Program.....	112
Call for Papers	116
Ordering Information.....	117

La blessure dans l'œuvre de Serge Doubrovsky	78
<i>Elizabeth Molkou</i>	
Bodies of Knowledge in Two Old French Fabliaux	91
<i>Natalie Muñoz</i>	
Esprits animaux ou Esprit bête tout court?.....	99
<i>Marie-Christine McCarthy</i>	
Conference Program.....	112
Call for Papers	116
Ordering Information.....	117